This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

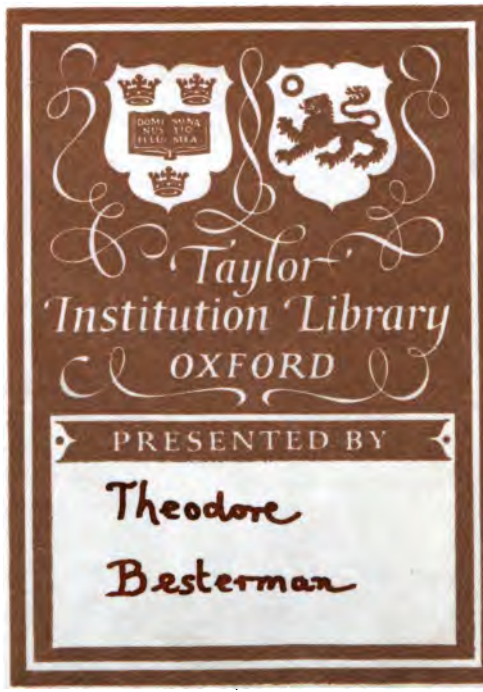
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Monsieur
de Vendœuvre

Mme de Graffigny

Vet. Fr. II A. 1275



CÉNIE,

PIECE DRAMATIQUE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

Par Madame DE *GRAFIGNY*:

Répréſentée pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 25 Juin 1750.

TROISIEME ÉDITION.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIV.

A MONSEIGNEUR
LE COMTE DE CLERMONT, *PRINCE DU SANG.*

MONSEIGNEUR,

En dédiant Cénie à VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *c'eſt lui faire hommage de ſon propre bienfait. Vous ſçavez, Monſeigneur, que le ſeul deſir de contribuer à vos amuſemens me fit reprendre un Ouvrage abandonné depuis pluſieurs années. Vous daignâtes en remarquer les défauts ; il devint moins informe. Vous avez pris ſur vous le danger de le rendre ; public le nom de* VOTRE

ALTESSE SERENISSIME en a fait le ſuccès.

Ce n'eſt pas ſans une peine extrême, Monſeigneur, que je m'impoſe ſilence ſur le tribut de louanges que m'inſpireroit ma reconnoiſſance. Mais ſi l'on pardonne difficilement aux femmes de penſer & d'écrire ſur des matières qui ſont à leur portée, comment recevroit-on la peinture ébauchée que je pourrois faire des qualités éminentes qui font admirer à toute l'Europe la grandeur de votre ame? Me conviendroit-il de parler des Villes priſes par votre courage & votre prudence, des Batailles gagnées par une valeur héréditaire aux Héros de votre ſang, dont vous rappellez ſans ceſſe le ſouvenir & l'image? Non, Monſeigneur, il faut que je m'en tienne à l'admiration & au profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

La très-humble & très-obéiſſante Servante,

D'HAPPONCOURT DE GRAFIGNY.

CÉNIE,

PIÉCE NOUVELLE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

ACTEURS.

DORIMOND, Vieillard.

MÉRICOURT, } Neveux de Dorimond.
CLERVAL, }

CÉNIE.

ORPHISE, Gouvernante de Cénie,

LISETTE, Suivante de Cénie,

DORSAINVILLE, Ami de Clerval,

La Scene eſt dans la Galerie de la Maiſon de Dorimond.

CÉNIE,

PIECE NOUVELLE,

EN CINQ ACTES, ET EN PROSE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

MÉRICOURT me seroit-il encore échappé? J'ai cru le voir prendre le chemin de cette galerie. Oui, je ne me suis pas trompée. Monsieur, Monsieur....

SCENE II.

MÉRICOURT, LISETTE.

MÉRICOURT.

QUoi! c'eſt l'aimable Liſette que je retrouve ici?

LISETTE.

Oui, Monſieur, c'eſt Liſette, toujours fidelle à vos intérêts, qui guette depuis une heure le moment de vous entretenir.

MÉRICOURT.

Il faut, ma chere enfant, remettre cette converſation à un autre tems : mon Oncle s'eſt emparé de moi au ſortir de ma chaiſe ; je n'ai encore vu perſonne.

LISETTE.

Je veux vous parler la premiere. Excepté votre Oncle, tout dort encore dans la maiſon, & j'aurai le loiſir de vous bien quereller. A-t-on jamais fait, dites-moi, une ſi longue abſence, quand tout devoit vous rappeller ici?

MÉRICOURT.

Je n'ai pu revenir plutôt; tu ſçais que

mon Oncle, par le même courier que je lui dépêchai à la mort de Méliſſe, me manda de ne point quitter la Province, ſans avoir terminé le Procès commencé.

LISETTE.

Je vous avois donné un bon conſeil ; il falloit ne me point renvoyer, me laiſſer le ſoin des funérailles, & venir vous-même lui annoncer la mort de ſa femme.

MÉRICOURT.

Le conſeil étoit très-mauvais ; Dorimond a une naïveté dans l'ame, qui ne lui laiſſe voir les choſes que comme naturellement elles doivent être ; ne point attendre ſes ordres, ne point rendre les derniers devoirs à une femme ſi chere, eût été l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible. Mais, dis-moi ; on a donc quitté le deüil ?

LISETTE.

Oui ; depuis hier nos ſix mois ſont finis. Pour votre Oncle, il le portera, je crois, toute ſa vie.

MÉRICOURT.

Je l'ai trouvé encore plus affligé que je ne le croyois. Comment a-t-il pu ſe réſoudre à te garder ici, toi qui le fais ſouvenir ſans ceſſe de la perte qu'il a faite.

LISETTE.

Bon! a-t-il jamais renvoyé perſonne? A mon arrivée, le bon homme me dit en ſanglottant que je ne devois pas ſonger à ſortir de chez lui. Je vis qu'il étoit de votre intérêt que j'y reſtaſſe; j'y reſtai.

MÉRICOURT.

Demon intérêt? Tu es donc à Cénie?

LISETTE.

J'y ſuis ſans y être; car Madame la Gouvernante, avec ſes manieres poliment impérieuſes, m'écarte de ſa pupille autant qu'il eſt poſſible. Mais ſi, par-là, elle m'empêche de vous ſervir autant que je le voudrois, je ſuis du moins en état de vous avertir de ce qui ſe paſſe.

MÉRICOURT.

Eh bien! Liſette?

LISETTE.

Vos affaires vont mal.

MÉRICOURT.

Comment?

LISETTE.

Très-mal, vous dis-je.

MÉRICOURT.

Parle donc?

LISETTE.

Patience. Avant que de parler, il me faut un ſecret. Voyez ſi vous pouvez vous réſoudre à me le confier.

MÉRICOURT.

Eh! tu n'as qu'à dire, tous mes ſecrets ſont à toi.

LISETTE.

Qui ne vous connoîtroit, croiroit déja les tenir.

MÉRICOURT.

Comment veux-tu que je te ſatisfaſſe, ſi tu ne me dis pas ce que tu veux ſçavoir?

LISETTE.

Etiez-vous amoureux de Méliſſe?

MÉRICOURT.

Vous êtes folle, Liſette.

LISETTE.

Elle eſt morte, il n'y a plus rien à cacher.

MÉRICOURT.

Vous n'y penſez pas. Quoi! l'épouſe adorée d'un Oncle à qui je dois tout!

LISETTE.

Quant aux ſcrupules, laiſſons-les à part, je ne vous en connois pas beaucoup.

MÉRICOURT.

Je ne ſuis point un monſtre, & Liſette en ſeroit un, ſi elle parloit ſérieuſement.

LISETTE.

Voyons donc ſi mon idée a ſi peu de vraiſemblance: Méliſſe, d'un caractère déteſtable, ſéduit par de fauſſes vertus un vieillard d'une probité ſcrupuleuſe, bon

par excellence, eſclave de l'honneur, ennemi des ſoupçons, & que la crainte d'être injuſte rend facile à tromper. Elle s'empare de lui, à l'excluſion de tout le monde; elle lui donne un enfant, renverſe votre fortune; vous êtes ambitieux, vous devez la haïr, & vous rampez devant elle! Vous êtes le plus faux ou le plus amoureux des hommes.

MÉRICOURT.

Deux mots éclairciſſent le myſtère. Dorimond ne voyoit que par les yeux de Méliſſe; ce n'étoit donc que par elle que je pouvois me maintenir auprès de lui. Elle avoit, comme tu dis, renverſé ma fortune; elle pouvoit la rétablir en me donnant ſa fille; je la ménageois, cela eſt tout ſimple.

LISETTE.

La peſte, quelle ſimplicité!

MÉRICOURT.

La diſſimulation n'eſt point un vice, & trop de ſincérité eſt ſouvent un défaut.

LISETTE.

Ah! ce défaut-là ne vous fera jamais rougir; mais l'amitié de Méliſſe ne pouvoit-elle ſe ménager tout haut? Pourquoi tant de mots à l'oreille pendant ſa vie, & des conférences ſi ſecrettes aux approches de ſa mort?

MÉRICOURT.

Liſette, n'allez pas plus loin, & modérez votre curioſité.

LISETTE.

Soit : auſſi-bien la partie n'eſt pas égale; il ne me reſte donc qu'à vous avertir, premierement, de vous défier d'Orphiſe; elle ne vous aime pas.

MÉRICOURT.

Quant à la mauvaiſe volonté de Madame Orphiſe, je m'en embarraſſe peu; paſſons. Comment mon frere eſt-il avec mon Oncle?

LISETTE.

A merveille. Depuis ſon retour, Derimond a redoublé d'amitié pour lui; il croit ne pouvoir trop le dédommager de l'inutilité de ſon voyage.

MÉRICOURT.

Comment? Clerval!....

LISETTE.

Clerval n'a rapporté de de-là les Mers, que la cruelle certitude qu'il ne vous reſte à l'un & à l'autre aucun bien ſur la terre; mais avec cela je ne vous plaindrois pas, s'il n'étoit pas plus amoureux qu'il n'eſt intéreſſé.

MÉRICOURT.

Quoi! mon frere ſeroit amoureux de Cénie?

LISETTE.

Il eſt plus, il eſt aimé.

MÉRICOURT.

Aimé! cela eſt fort. Mon Oncle eſt-il inſtruit de cette intrigue?

LISETTE.

Non, vraiment; de l'humeur dont il eſt, il les auroit déja mariés.

MÉRICOURT.

Peut-être; c'eſt ſelon la maniere dont il l'auroit appris. Clerval m'enlever Cénie!.... lui!.... c'eſt ce qu'il faudra voir. Mais, es-tu bien sûre de ce que tu dis?

LISETTE.

Très-sûre; je m'y connois.

MÉRICOURT.

Que Cénie ait reçu avec indifférence des ſoins qui devoient la perſuader!....

LISETTE.

D'un amour que vous ne ſentiez pas.

MÉRICOURT.

Je le paſſois à ſon extrême jeuneſſe.

LISETTE.

La jeuneſſe a quelquefois un inſtinct plus sûr que l'expérience.

MÉRICOURT.

Mais qu'elle aime Monſieur mon frere! il faudra, s'il lui plaît, qu'elle s'en détache.

LISETTE.

Cela ne ſera pas aiſé, je vous en avertis. Clerval eſt aimable, & tout jeune qu'il eſt, il s'eſt acquis une réputation à la guerre qui le met fort bien à la Cour; cela ne laiſſe pas d'être un mérite auprès d'une jeune perſonne.

MÉRICOURT.

Nous trouverons des armes pour le combattre.

LISETTE.

Pour moi, je ne vous vois de reſſource que dans l'amitié que Méliſſe avoit pour vous : ſa mémoire eſt plus chere que jamais à votre Oncle ; profitez de la circonſtance. Le voici, je vous laiſſe avec lui.

SCENE III.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

JE ne ſçaurois me paſſer de te voir, mon cher Neveu; je t'ai quitté pour me remettre du ſaiſiſſement que m'a cauſé notre premiere entrevue; je te

cherche à préſent; hélas! qui ſçait pourquoi? Peut-être pour m'affliger de nouveau.

MÉRICOURT.

Il eſt naturel, Monſieur, que mon retour ait renouvellé votre douleur; elle eſt ſi juſte.....

DORIMOND.

Tu ſçais mieux que perſonne, ſi je dois pleurer toute ma vie cette vertueuſe épouſe. Tu excuſes mes foibleſſes; ce n'eſt qu'avec toi que je puis donner un libre cours à mes regrets: cependant je ne voudrois pas t'en accabler.

MÉRICOURT.

Je les partage ſi ſincerement.....

DORIMOND.

C'eſt ce qui doit me retenir. Tâchons de les ſuſpendre pour un moment, & parlons de tes intérêts. Je t'ai mille obligations, mon cher Méricourt; tu as conduit mes affaires mieux que je n'aurois fait moi-même; mais je ſens encore plus vivement les ſoins que tu as rendus à Méliſſe juſqu'à ſa derniere heure. Je veux récompenſer ton zèle, & je voudrois le récompenſer à ton goût; car ce n'eſt pas faire du bien, ſi on ne le fait au gré de ceux qu'on oblige.

MÉRICOURT.

Si j'ai mérité quelque choſe, Monſieur, ce n'eſt que par mon attachement.

DORIMOND.

J'attendois ton retour avec impatience pour exécuter un projet formé depuis long-tems. Tu marquois autrefois du goût pour Clarice : c'eſt une fille faite qui convient à ton âge ; ſes parens ſont mes amis, ils ne me la refuſeront pas ; je te la deſtine avec le quart de mon bien. Ma fille ſera pour ton frere ; ils ſont d'un âge plus convenable ; cet arrangement te plaît-il ?

MÉRICOURT.

Pourquoi en faire, Monſieur ? Pourquoi vous dépouiller ? Jouiſſez de vos richeſſes, elles vous ont coûté tant de périls & de travaux !

DORIMOND.

J'en jouirai ; je vous rendrai tous heureux.

MÉRICOURT.

Eh ! Monſieur, que n'avez-vous pas fait pour nous ? Vos Neveux n'ont-ils pas trouvé dans votre maiſon des bontés paternelles, une éducation, une abondance.....

DORIMOND.

Je compte cela pour rien; c'étoit un devoir.

MÉRICOURT.

Un devoir!

DORIMOND.

Oui, un devoir. J'avois contribué au mariage de ma sœur; je croyois la rendre heureuse, il en est arrivé tout autrement. Elle n'a pu survivre au désastre de ses affaires, à la perte de son mari; n'étoit-il pas juste que je me chargeasse de ses enfans?

MÉRICOURT.

Eh bien! Monsieur, vos prétendus devoirs sont remplis par tout ce que vous avez fait; c'est à nous, à présent, à travailler à notre fortune.

DORIMOND.

Pourquoi vous en laisser la peine, si je puis vous l'épargner? Le mariage que je te propose, est-il de ton goût?

MÉRICOURT.

Monsieur..... mon obéissance.....

DORIMOND.

Ne parlons point d'obéissance, c'est une gêne; je n'en veux imposer à personne.

MÉRICOURT.

On peut obéir ſans contrainte.

DORIMOND.

Oui; mais quand on accepte mes offres, je veux remarquer ſur le viſage une certaine joye qui m'aſſure que l'on a autant de ſatisfaction que je prétends en donner.

MÉRICOURT.

Vous devez voir, Monſieur.....

DORIMOND.

Je ne vois rien qui me plaiſe. Tu ſçais que je chéris la franchiſe autant que je hais les détours.

MÉRICOURT.

Ah! ſur la franchiſe, je crois avoir fait mes preuves.

DORIMOND.

Pas toujours. Je te ſoupçonnois autrefois d'avoir un peu trop de cette diſſimulation, que des gens plus défians que moi auroient priſe pour de la fauſſeté; mais depuis long-tems, Méliſſe m'en avoit fait revenir.

MÉRICOURT.

Ah! Monſieur, ſi je ne dois votre retour qu'à Méliſſe, elle n'eſt plus. Qui me répondra qu'à l'avenir.....

DORIMOND.

Mon cœur ; outre qu'il m'eſt doux d'aimer mon Neveu, c'eſt que les ſoupçons m'importunent ; &, de tous les maux néceſſaires à la ſociété, la défiance eſt, à mon gré, le plus inſupportable.

MÉRICOURT.

Vos bontés me raſſurent à peine contre le malheur de perdre votre eſtime, moi qui fais mon unique étude de mériter celle de tout le monde.

DORIMOND.

Et tu as grande raiſon ; retiens ceci de moi. Avec l'eſtime générale on ne ſçauroit être tout-à-fait malheureux ; c'eſt elle qui m'a ſoutenu dans mes traverſes ; je lui dois mes richeſſes & la ſatisfaction de n'avoir rien perdu des droits de ma naiſſance dans un commerce que ma probité a rendu honorable. Au reſte, ne te fais pas une peine du paſſé. Si je ne t'eſtimois pas, je pourrois te faire du bien, mais je ne vivrois pas avec toi. Revenons à notre affaire, & parle ſincerement.

MÉRICOURT.

Vous le voulez, Monſieur ? Eh bien ! je comptois aſſez ſur vos bontés pour me flatter de devenir votre gendre.

DORIMOND.

Tu aimes Cénie?

MÉRICOURT.

Oui, Monſieur; mon goût pour elle, le deſir de vous être plus étroitement attaché, tout ſe raſſembloit pour faire de cette union l'objet de tous mes vœux.

DORIMOND.

Je t'en ſçais gré. Quoique Cénie ſoit bien jeune pour toi, je ſerois ravi..... T'aime-t-elle?

MÉRICOURT.

Je l'ignore, Monſieur; il ne me convenoit pas de faire aucune démarche là-deſſus ſans votre aveu.

DORIMOND.

On ne peut ſe conduire avec plus de ſageſſe & de décence. Tu ne ſçais pas la ſatisfaction que tu me donnes, mon cher Neveu; il y a long-tems que je t'aurois propoſé ma fille, ſi je n'avois craint de gêner ton goût pour Clarice.

MÉRICOURT.

Pouviez-vous douter de mes ſentimens?

DORIMOND.

Allons; je vais de ce pas te propoſer à Cénie.

MÉRICOURT.

Je crois, Monsieur, qu'il n'est pas à propos de lui parler devant sa Gouvernante.

DORIMOND.

Pourquoi?

MÉRICOURT.

Il est toujours prudent de ne point confier ses desseins à un Domestique.

DORIMOND.

Tu ne connois pas Orphise; c'est une femme d'un mérite supérieur, & qui n'a rien de la bassesse de son état.

MÉRICOURT.

Il est vrai; mais comme cette confiance n'est pas nécessaire, on peut s'en dispenser comme d'une chose inutile.

DORIMOND.

Soit: je vais sçavoir si ma fille est éveillée, & lui communiquer notre projet.

SCENE IV.

MÉRICOURT *seul.*

VOilà, Dieu merci, mes affaires en bon train; mais Dorimond est si facile!.... les refus de sa fille peuvent en

un moment le faire changer de réſolution..... Ah! Cénie! tremblez pour votre ſort, ſi vous aimez aſſez Clerval pour braver mon ambition. Je ne perdrai pas impunément quinze ans de contrainte; j'ai de quoi me venger de vos mépris.

SCENE V.

MÉRICOURT, LISETTE.

LISETTE.

EH bien! Monſieur : j'ai vu ſortir Dorimond; comment vont vos affaires?

MÉRICOURT.

Fort bien. Mon Oncle va me propoſer à Cénie.

LISETTE.

Cela eſt bon; mais ſi elle vous refuſe?

MÉRICOURT.

Elle n'oſeroit; à ſon âge on ne ſçait qu'obéir.

LISETTE.

Elle eſt jeune, Monſieur; mais ſon eſprit.....

MÉRICOURT.

Je ne ſuis pas un ſot, Liſette.

LISETTE.

D'accord ; mais elle aime Clerval.

MÉRICOURT.

Et Dorimond m'aime.

LISETTE.

Ne nous flattons pas ; vous n'avez du bon homme qu'une amitié acquiſe à force d'art : il aime Clerval tout naturellement, la différence eſt grande.

MÉRICOURT.

Je m'attends à tout, je ſçaurai tout parer.

LISETTE.

En ce cas, mes petis avis vous ſont inutiles ; prenez que je n'aye rien dit.

MÉRICOURT.

Tu te fâches, Liſette ?

LISETTE.

Oui, je me fâche ; c'eſt avoir une grande habitude d'être faux, que de l'être avec moi.

MÉRICOURT.

Moi, faux ?

LISETTE.

Oui ; quelque mine que vous faſſiez, vous n'êtes point à votre aiſe ; j'avois imaginé

imaginé un ſecours à vous donner, mais....

MÉRICOURT.

Dites toujours.

LISETTE.

Je m'intéreſſe à vous, je ne ſçaurois m'en défendre, & je hais complettement Madame Orphiſe. Si l'on pouvoit faire connoître à Dorimond certaines intrigues de votre frere, il en rabattroit ſur ſon compte. Je m'imagine qu'elle s'intéreſſe pour Clerval : quel plaiſir de la contrarier ! Ce ſeroit un grand point.

MÉRICOURT.

Quoi ! Liſette : il y auroit du dérangement dans la conduite de Clerval ? Ah ! parlez vîte.

LISETTE.

Je ne ſçais pas bien de quoi il eſt queſtion. Je vois ſeulement roder ici une eſpèce de Soldat, avec lequel votre frere a des conférences très-myſtérieuſes.

MÉRICOURT.

Eh bien ! ce Soldat ?

LISETTE.

Patience ; c'eſt un homme qu'il a ramené des Indes.

MÉRICOURT.

Après ?

LISETTE.

Je n'en ſçais guere plus. Juſqu'ici ils

ont pris tant de précautions pour ſe parler, que je n'ai pu attraper que quelques mots de grace.... de Miniſtre....

MÉRICOURT.

Il faut approfondir ce myſtère. Clerval eſt un jeune homme imprudent; il pourroit s'être embarqué dans une affaire fâcheuſe.

LISETTE.

Dont vous voudriez le tirer, ſans doute? La belle ame!

MÉRICOURT.

Liſette!

LISETTE.

Que diantre auſſi! Pourquoi voulez-vous m'en impoſer? Tenez, voici notre homme qui ſe cache. Retirez-vous, je veux le queſtionner.

MÉRICOURT.

Employe toute ton adreſſe à démêler cette intrigue, ma chere Liſette, je t'en conjure.

LISETTE.

Vous êtes vrai dans de certains momens. Allez.

SCENE VI.

LISETTE, DORSAINVILLE.

LISETTE.

AVancez, je ſuis ſeule à préſent.

DORSAINVILLE.

Sçavez-vous, Mademoiſelle, ſi Cleval eſt ici?

LISETTE.

Clerval! vous êtes donc bien familiers enſemble?

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Mais eſt-il ſeul? Puis-je monter chez lui?

LISETTE.

Vous êtes bien preſſé? Cauſons un moment. Qu'eſt-ce? Je vous trouve l'air triſte.

DORSAINVILLE.

Rarement je ſuis gai.

LISETTE.

Vous êtes donc bien malheureux? Ecoutez; j'ai le cœur bon, & je m'intéreſſe à vous: vous vous mêlez d'intrigue, je m'en mêle auſſi; confiez-vous à moi, je pourrai vous rendre ſervice.

DORSAINVILLE.

Je reviendrai dans un autre moment.

LISETTE.

Je ne tirerai rien de ce diable d'homme. Attendez ; Clerval eſt en compagnie, je vais l'avertir ; vous pouvez l'attendre ici.

SCENE VII.

DORSAINVILLE, *ſeul.*

QUe l'infortune a de détails, qui ne ſont connus que des malheureux ! On ſoutient avec fermeté un revers éclatant : le courage s'affaiſſe ſous le mépris de ceux même que l'on mépriſe.

SCENE VIII.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

CLERVAL.

JE vous ai fait chercher avec le plus grand empreſſement ; je vis hier au ſoir le Miniſtre, votre grace eſt aſſurée.

DORSAINVILLE.

Digne ami des malheureux ! je vous dois trop.

CLERVAL.

Vous ne me devez rien ; la Cour a ſenti, comme moi, que, quand une affaire d'honneur a réduit un homme de votre naiſſance au métier de ſimple Soldat, & qu'il a ſignalé ſa valeur, le rendre à ſa Patrie, c'eſt une juſtice, & non pas une grace qu'on lui accorde.

DORSAINVILLE.

Hélas ! que me ſervira ce retour de fortune, ſi je ne puis la partager avec une épouſe ſi digne d'être aimée !

CLERVAL.

Quelles nouvelles en avez-vous appriſes ?

DORSAINVILLE.

Toujours les mêmes. Elle a diſparu preſqu'en même tems que moi, après avoir donné le jour à une malheureuſe qui le perdit en naiſſant ; &, depuis quinze ans, aucune de nos connoiſſances ne ſçait ce qu'elle eſt devenue.

CLERVAL.

Vous ne devez pas encore déſeſpérer. Quand vous aurez repris votre nom, que vous pourrez agir ouvertement, vous trouverez plus de facilité dans vos recherches.

TAYLOR INST. OXFORD

DORSAINVILLE.

Il y a trop long-tems que j'en fais d'inutiles, je ne la verrai plus.

CLERVAL.

Eh! quoi! le courage vous abandonne, quand vous touchez à la fin de vos peines?

DORSAINVILLE.

Pardon, cher ami, si je ne sens point assez le prix de vos bontés. Ma femme me tenoit lieu de tout; sans elle, il n'est point de bonheur pour moi.

CLERVAL.

Vous la retrouverez.

DORSAINVILLE.

Eh! comment n'auroit-elle pas succombé à l'horrible état où je l'ai laissée? Prête à donner le jour au premier fruit de notre tendresse, je m'arrache de ses bras, je la laisse sans biens, sans secours: dans cette extrémité, que pouvoit-elle devenir?

CLERVAL.

Il y a des asyles pour les femmes de son rang que le malheur poursuit.

DORSAINVILLE.

Les Couvens sont plus l'asyle de la décence, que celui du malheur: l'extrême indigence n'y est point accueillie, & c'est l'état où j'ai laissé ma femme. Ce-

pendant je n'ai rien négligé; je les ai parcourus inutilement.

CLERVAL.

Peut-être, ainſi que vous, a-t-elle changé de nom?

DORSAINVILLE.

Mais, quand cela ſeroit, pourquoi ne m'avoir pas écrit?

CLERVAL.

La guerre, vous le ſçavez, avoit interrompu le commerce; vos lettres & les ſiennes peuvent avoir été perdues. Moi-même je n'ai reçu aucune nouvelle de ma famille pendant tout le tems de mon ſéjour aux Indes.

DORSAINVILLE.

Que les ſoins d'un ami ont de pouvoir ſur une ame déſeſpérée! Vos raiſons me flattent; vous ranimez mon eſpérance.

CLERVAL.

Je la ſeconderai. Laiſſez-moi terminer votre affaire, enſuite nous agirons de concert pour l'intérêt de votre cœur. Vos lettres de grace ſeront expédiées ce ſoir; il reſte quelques formalités à remplir: le Miniſtre exige encore de vous de ne point paroître aujourd'hui. Pour plus de ſûreté, paſſez ce jour dans mon appartement; ne nous quittons plus, je jouirai

du plaiſir de vous y voir ; ſouffrez cette contrainte pour ma propre tranquillité.

DORSAINVILLE.

Qu'il eſt doux de vous devoir ! Ah ! cher ami ! la reconnoiſſance que vous inſpirez n'eſt point à charge, elle n'accable point un cœur délicat ſous le poids des bienfaits ; elle écarte ce que la crainte d'être importun a de rebutant. Vous ne ferez jamais d'ingrat.

CLERVAL.

Ami, je n'ai point vu Cénie d'aujourd'hui, il ne nous reſte rien à dire ; ſouffrez que je vous quitte.

DORSAINVILLE.

Allez ; ſi votre aimable Maitreſſe connoît comme moi le prix de votre cœur, vous êtes auſſi heureux que vous méritez de l'être.

CLERVAL.

Ne montez-vous pas chez moi ?

DORSAINVILLE.

Trouvez bon qu'auparavant j'aille encore parler à une perſonne qui pourroit ſçavoir des nouvelles plus poſitives de ma femme ; après cette démarche je viens vous rejoindre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

QU'avez-vous, Cénie? Vous quittez votre pere, les yeux remplis de larmes! Auriez-vous eu le malheur de lui déplaire?

CÉNIE.

Non, ma bonne; jamais il ne m'a témoigné tant de bontés. C'eſt ſa tendreſſe qui m'afflige.

ORPHISE.

Comment?

CÉNIE.

Il vient de me déclarer qu'il veut m'unir à Méricourt: il croit me rendre heureuſe.

ORPHISE.

Pourquoi ne là ſeriez-vous pas? Méri-

court a de l'eſprit, de la politeſſe ; c'eſt autant qu'il en faut pour le rendre aimable.

CÉNIE.

Je ſuis cependant bien sûre de ne l'aimer jamais.

ORPHISE.

Il y a peut-être un peu de prévention dans votre dégoût : c'eſt un défaut de l'eſprit, que la raiſon corrigera.

CÉNIE.

Non, Madame ; au contraire, il me ſemble que la raiſon a beaucoup de part à ma répugnance. Je ſuis sûre qu'à ma place, vous penſeriez comme moi.

ORPHISE.

Il n'eſt pas queſtion de mes ſentimens.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, ma bonne ; je me plais à faire cas des perſonnes que vous eſtimez. Et, sûrement, mon couſin n'eſt pas du nombre.

ORPHISE.

Pourquoi ? ſi vous en jugiez ſur ſes manieres dédaigneuſes avec moi, vous pourriez vous tromper : c'eſt un déſagrément attaché à mon état, & non pas à ſon caractère.

CÉNIE.

Mais, Madame; s'il eſt vrai que la fauſſeté eſt un vice mépriſable, comment eſtimez-vous Méricourt?

ORPHISE.

Je le connois peu. Renfermée dans les bornes de mon devoir, je ne me ſuis point miſe à portée de le connoître. Mais, quand il auroit la fauſſeté dont vous l'accuſez, elle eſt ſouvent le vice du monde, plus que celui du cœur. Votre franchiſe lui donnera du goût pour la vérité: vous le corrigerez.

CÉNIE.

Si le malheur que je crains arrivoit, je me garderois bien de le corriger. En lui ôtant la fauſſeté, il ne lui reſteroit pas même l'apparence des vertus.

ORPHISE.

On ne fait pas, à votre âge, de ſi profondes réflexions.

CÉNIE.

Pardonnez-moi, Madame; lorſqu'un vif intérêt nous y porte. Depuis longtems, je prévois les intentions de mon pere. J'ai cru ne pouvoir trop pénétrer le caractère de Méricourt; hélas! je n'y ai rien trouvé qui ne s'oppoſe à mon bonheur.

ORPHISE.

Le bonheur n'eſt pas toujours où l'on croit le voir : & la vertu a ſon point de vue aſſuré. Suivez-la : obéiſſez à votre pere, vous trouverez en vous même la récompenſe du ſacrifice.

CÉNIE.

Quelle récompenſe ! Madame, en me donnant ce conſeil, penſez-vous à l'horreur de s'unir à un mari que l'on ne peut aimer ?

ORPHISE.

Hélas ! c'eſt quelquefois un bonheur de n'avoir pour ſon époux qu'une tendreſſe meſurée.

CÉNIE.

Je me ſuis fait une idée différente du mariage. Un mari qui n'eſt point aimé, ne me paroît qu'un Maître redoutable. Les vertus, les devoirs, la complaiſance, rien n'eſt de notre choix ; tout devient tyrannique ; on fléchit ſous le joug ; on n'a que le mérite d'un eſclave obéiſſant. Mais, ſi l'on trouve dans un époux l'objet de tous ſes vœux, je crois que le deſir de lui plaire rend les vertus faciles : on les pratique par ſentiment ; l'eſtime générale en eſt le fruit : on acquiert ſans

violence la seule gloire, qu'il nous soit permis d'ambitionner.

ORPHISE.

Hélas! votre erreur est bien naturelle. L'expérience peut seule nous découvrir les peines inséparables d'un attachement trop tendre. Mais cette félicité, dont l'image vous séduit, dépend trop de la vie, des sentimens, du bonheur même de l'objet aimé, pour qu'elle soit durable. La tendresse double notre sensibilité naturelle : elle multiplie les peines de détail, dont la répétition nous accable. Les véritables malheurs sont ceux du cœur.

CÉNIE.

Vous vous attendrissez. Ah! ma bonne! auriez-vous éprouvé des maux, dont vous semblez si pénétrée ?

ORPHISE.

Pardon, ma chere Cénie, s'il m'échappe des sentimens que l'état où vous allez entrer, me rappelle. Je les crainds pour vous.

CÉNIE.

Vous croyez que je ne mérite pas encore votre confiance : cependant mon cœur en seroit digne.

ORPHISE.

Aimable enfant! Partagez plutôt la douceur que vous me faites ſouvent éprouver. Il eſt des momens... Changeons de diſcours: votre âge n'eſt point celui de la triſteſſe.

CÉNIE.

Je ſuis ſi malheureuſe, que je trouve de la douceur à plaindre les infortunés.

ORPHISE.

Vous m'affligez. Je voudrois que la raiſon vous fît enviſager d'un autre œil le ſort qui vous attend.

CÉNIE.

Je ne le puis.

ORPHISE.

Avec la fortune brillante dans laquelle vous êtes née, avez-vous pu penſer que vous ſeriez maîtreſſe de votre choix?

CÉNIE.

Je m'en étois flattée.

ORPHISE.

En auriez-vous fait un.

CÉNIE.

Oui, ma bonne.

ORPHISE.

Quoi! Cénie! vous avez diſpoſez de votre cœur?

CÉNIE.

Epargnez-moi les reproches; je n'ai beſoin que de conſeils.

ORPHISE.

Mes conſeils vous déplairont. Je vous plainds.

CÉNIE.

Quoi! Madame: vous refuſeriez de me conduire dans un tems?...

ORPHISE.

Je n'ai garde de vous abandonner. Votre heureux naturel a prévenu juſqu'ici ce que mes avis auroient pu vous inſpirer: c'eſt de ce moment, que vous avez beſoin de moi, pour vous aider à ſoutenir avec courage le ſacrifice que vous allez faire de votre goût à la vertu.

CÉNIE.

N'eſt-il donc qu'une façon d'en avoir?

ORPHISE.

Il eſt des occaſions malheureuſes, où le choix ne nous eſt pas permis. Dans la ſituation où vous êtes, il ne vous reſte que l'obéiſſance.

CÉNIE.

Eh bien! Madame; mon pere eſt bon: peut-être, s'il étoit inſtruit de mes ſenti-

mens, il lui seroit égal de me donner pour époux l'un ou l'autre de ses Neveux.

ORPHISE

C'est Clerval que vous aimez?

CÉNIE.

Oui, Madame; condamnez-vous mon choix? vous estimez Clerval; vous sçavez s'il mérite d'être aimé. Quelle comparaison!

ORPHISE.

Est-il instruit de vos sentimens?

CÉNIE.

Non, Madame; au moins je ne lui en ai pas fait l'aveu.

ORPHISE.

Et qu'avez-vous répondu à votre pere?

CÉNIE.

Hélas! rien du tout. La surprise & la douleur m'ont fermé la bouche. On est entré; je me suis retirée pour cacher mes larmes: je crois cependant que mon pere s'en est apperçu.

ORPHISE.

Je n'en suis pas fâchée.

CÉNIE.

Vous ne condamnez donc pas le dessein que j'ai de lui déclarer mes sentimens?

ORPHISE.

Je le condamne très-fort. Il eſt permis, tout au plus, à une fille bien née, d'avouer ſa répugnance, & jamais ſon penchant.

CÉNIE.

Ah! Clerval! qu'allez-vous devenir?

ORPHISE.

C'eſt lui que vous plaignez?

CÉNIE.

Oui, Madame: je puis avec courage enviſager mon malheur, & je ne puis ſoutenir l'idée de celui où je vais le plonger.

ORPHISE.

Voilà bien la confiance de votre âge. L'expérience vous apprendra que, dans le cœur d'un homme, l'amour même conſole des malheurs qu'il cauſe.

CÉNIE.

Eh bien! Madame; parlez-lui vous-même. Si vous lui trouvez la légereté dont vous le croyez capable, quelqu'averſion que je ſente pour le parti qu'on me propoſe, j'obéirai aveuglément. Le voici: je vous laiſſe avec lui.

SCENE II.

ORPHISE, CLERVAL.

ORPHISE.

DEmeurez un moment, Monſieur; j'ai à vous parler de la part de Cénie.

CLERVAL.

Elle me fuit: la douleur eſt peinte ſur ſon viſage: le vôtre ſemble m'annoncer un malheur; parlez, Madame: ô Ciel! qu'allez-vous m'apprendre?

ORPHISE.

Que Cénie m'a confié vos ſentimens pour elle; qu'il faut les étouffer.

CLERVAL.

Et c'eſt elle qui vous a chargée de me le dire?

ORPHISE.

Oui, Monſieur.

CLERVAL.

Cénie me mépriſe aſſez, pour ne pas daigner me parler elle-même. Madame, pardonnez ma défiance: je ne puis me

croire auſſi malheureux que vous le dites.

ORPHISE.

Cénie épouſe votre frere : voilà la vérité.

CLERVAL.

Mon frere ! ah Madame ! plus vous ajoûtez à mon malheur, moins je le trouve vraiſemblable.

ORPHISE.

Vous vous flattiez d'être aimé, apparemment ?

CLERVAL.

Non, Madame ; mais je ne me croyois point de rival.

ORPHISE.

Si vous en avez un, il peut n'être pas aimé. Il me paroît que Cénie obéit à ſon pere ; qu'elle ſuit ſon devoir.

CLERVAL.

Ah ! je reſpire. Mon Oncle ne ſera pas inflexible.

ORPHISE.

Quoi ! Monſieur ! vous prétendez faire des démarches ?

CLERVAL.

Qui m'en empêcheroit ? Je ne dois rien à mon frere.

ORPHISE.

Non ; mais vous vous devez à vous-même de ne point porter le désordre dans votre famille, pour satisfaire un goût que la premiere occasion fera changer d'objet.

CLERVAL.

Je me mépriserois moi-même, si j'avois les sentimens dont vous m'accusez. Non, Madame, j'eus toujours en horreur la lâcheté qui nous autorise à manquer de bonne foi avec les femmes. Si l'on ne croit pas aux amours éternels, on doit sentir ce que peut une tendre estime sur un cœur vertueux. Les charmes naissans de Cénie me firent connoître l'amour ; le développement de son caractère me fixa pour jamais : c'est son cœur, c'est son ame que j'adore : ce n'est qu'à la beauté que l'on devient infidèle.

ORPHISE.

Il faut cependant renoncer à Cénie. Plus vous l'aimez, plus vous devez ménager sa gloire. Qui nous détourne de nos devoirs, nous manque plus essentiellement que qui nous est infidèle.

CLERVAL.

Manquerois-je à Cénie, en me jettant

aux pieds de Dorimond ; en lui déclarant mon amour pour ſa fille ; en implorant ſa bonté ?

ORPHISE.

Ce ſeroit du moins affliger le meilleur des hommes, & le plus tendre bienfaiteur. Prenez-y garde, Monſieur. La reconnoiſſance & l'ingratitude ne ſont point incompatibles : on n'a que trop ſouvent les procédés de l'une avec les ſentimens de l'autre. Qu'importe à Dorimond que vous ſentiez, au fond de votre cœur, le prix de ſes bontés, ſi vous paroiſſez ingrat, en traverſant ſes deſſeins, en affligeant ſon ame, en le privant de la ſeule ſatisfaction qui reſte à la vieilleſſe ; celle de diſpoſer, à ſon gré, de ſon bien & de ſes volontés ?

CLERVAL.

Ah ! Madame ! de quelles armes vous ſervez-vous pour combattre mon amour ? ce ſont les ſeules qui pouvoient m'impoſer un ſilence, dont ma mort ſera le fruit.

ORPHISE.

L'honnêteté de vos ſentimens me touche, Monſieur. J'ai quelque crédit ſur l'eſprit de votre Oncle : je n'abuſerai point de ſa confiance ; j'employerai ſeulement...

CLERVAL.

Vous me rendez la vie. Oui, Madame, parlez à Dorimond ; ménagez ſon cœur & ſes bontés : je compte ſur les vôtres ; ne m'abandonnez pas.

ORPHISE.

Je ne m'engage à rien du côté de votre amour. Je vous promets ſeulement de ſonder les véritables ſentimens de votre Oncle ; de pénétrer s'il eſt bien affermi dans ſa réſolution : alors, vous verrez comment vous devez vous conduire.

SCENE III.

DORIMOND, ORPHISE, LISETTE, CLERVAL.

LISETTE, *à Dorimond.*

LE voilà, Monſieur ; je ſçavois bien qu'il devoit être ici.

DORIMOND.

Je vous cherche, Clerval, pour vous dire que je ſuis très-mécontent de vous.

CLERVAL.

En quoi, Monſieur, aurois-je eu le malheur de vous mécontenter ?

DORIMOND.

En ce que ma maiſon n'eſt point faite pour y retirer des intrigans, dont je ne t'aurois jamais ſoupçonné d'être le protecteur.

CLERVAL.

J'entends, Monſieur, de qui vous voulez parler. Une telle calomnie me fait frémir.

DORIMOND.

Diras-tu qu'il ne vient point chez moi un inconnu, avec qui tu as encore eu ce matin une converſation myſtérieuſe ?

CLERVAL.

Non, Monſieur ; mais, dans peu, je vous ferai connoître le plus honnête homme, & le plus infortuné des amis.

LISETTE, *à part.*

Tout eſt perdu ; des amis, des malheurs : nous ne tenons pas contre tout cela.

DORIMOND, *à Clerval.*

Un ami que l'on n'oſe avouer eſt toujours fort ſuſpect. Je ſçais des choſes là-deſſus....

CLERVAL.

On vous abuſe, Monſieur. S'il m'étoit

permis de parler, je détruirois facilement ces odieux soupçons.

DORIMOND.

Je ne sçaurois te croire : on n'employe pas tant de mystères pour des choses honnêtes.

CLERVAL.

Eh bien ! mon Oncle : le secret de cet infortuné doit éclater demain ; en attendant, si vous voulez m'accorder un moment d'entretien, je vous ferai connoître l'erreur où l'on vous a jetté, en vous rappellant le nom & la funeste aventure d'un homme dont, plus d'une fois, vous avez plaint le malheur.

DORIMOND.

Je t'en ferai obligé. C'est gagner beaucoup, que de détruire un soupçon. Dans un moment, nous passerons dans mon cabinet. J'ai aussi à te parler d'un mariage très-convenable pour toi.

CLERVAL.

Pour moi, Monsieur ?

DORIMOND.

Oui, pour toi. C'est Clarice que je te destine ; elle a du mérite ; tu la connois ?

CLERVAL.

CLERVAL.

Je vous ſupplie, Monſieur....

DORIMOND.

De quoi ? Eſt-ce encore un refus ? je commence à être las d'en eſſuyer. Je ne m'étonne pas que le Monde ſoit rempli de méchans. Le penchant au mal eſt toujours sûr de réuſſir. On peut faire des malheureux, même ſans les connoître. Mais, quelqu'envie qu'on en ait, il n'eſt pas ſi aiſé qu'on le penſe de faire des heureux : cela rebute, & l'on devient dur, faute de ſuccès.

LISETTE.

Eh ! Monſieur ; ne vous mettez point en colere ; Monſieur votre Neveu n'eſt pas capable de vous déſobéir ; &, pour peu que vous lui faſſiez connoître que vous avez pris votre réſolution, il prendra la ſienne.

DORIMOND.

Il n'eſt pas juſqu'à ma fille.... (*à Orphiſe.*) Madame, je ſuis fâché d'être obligé de m'en prendre à vous : je vous eſtime, & je vous croyois fort au-deſſus de ces petites intrigues de femmes, qui troublent ſans ceſſe le repos des familles.

ORPHISE.

Eſt-ce bien à moi, Monſieur, que ce diſcours s'adreſſe?

DORIMOND.

A vous-même; je vous le répete. Je ſuis fâché de perdre la haute opinion que j'avois de vous; mais je n'ignore pas les conſeils que vous donnez à Cénie.

ORPHISE.

Si vous les ſçavez, Monſieur, ils font ma juſtification; je n'ai rien à répondre.

DORIMOND.

Ne le prenez point ſur ce ton-là; j'ai vu moi-même ſur ſon viſage, l'impreſſion du dégoût que vous lui inſpirez pour les gens que j'aime. Je n'ai pas eu le tems de m'expliquer avec elle; mais.... Enfin, Madame, pour le peu de tems qu'elle aura beſoin de vous, je vous prie de ne plus vous mêler de nos affaires.

CLERVAL.

Quel contretems! O Ciel!

ORPHISE.

Je dois vous obéir, Monſieur; vous ſerez ſatisfait.

DORIMOND.

Allons, Clerval, je ſuis prêt à t'entendre; viens me donner le plaiſir de te juſtifier.

SCENE IV.

ORPHISE, LISETTE.

LISETTE.

JE ne reviens point de la ſurpriſe que me cauſe la mauvaiſe humeur de Dorimond. Au moins, Madame, je n'y ai point de part.

ORPHISE.

Vous êtes entrée avec lui, vous pourriez en ſçavoir la cauſe.

LISETTE.

Moi! point du tout. Monſieur cherchoit Clerval; je le ſçavois ici, je l'y ai conduit ſans dire mot. Vous me ſoupçonnez, je le vois; cela eſt pardonnable, après la petite mortification qu'on vient de vous donner.

ORPHISE.

Si j'aimois moins Cénie, je ſerois peu touchée.....

LISETTE.

Oui, Madame, vous l'aimez, & beaucoup, on le ſçait. Mais permettez-moi

de vous dire que vous l'aimez mal. Pourquoi l'empêcher d'obéir à son pere?

ORPHISE.

Si je l'en empêchois, c'eſt que j'aurois des raiſons pour cela, & je ne les cacherois pas. Je l'exhorte à l'obéiſſance, mais ce n'eſt pas ſans déſapprouver, au fond de mon cœur, le choix de Dorimond.

LISETTE.

Peut-on ſçavoir ce qui vous déplaît en Méricourt?

ORPHISE.

Son âge; quoiqu'il ſoit peu avancé, il eſt ſi diſproportionné à celui de Cénie, qu'il devroit être un obſtacle invincible.

LISETTE.

Si vous entendiez les intérêts de votre Pupile, c'eſt juſtement ce qui vous le feroit deſirer, & Méricourt vous paroîtroit encore trop jeune; je connois un peu le monde. Une jeune perſonne, en épouſant un homme âgé, devient une femme intéreſſante. Pour peu que ſa conduite ſoit réguliere, on la plaint, on l'admire, elle acquiert du mérite; ſes charmes s'embéliſſent de la décrépitude de ſon mari. Il meurt; eut-elle quarante ans, c'eſt une jeune veuve: la caducité d'un

vieillard éterniſe notre jeuneſſe. Mais vous ne m'écoutez point? Je ſuis votre ſervante.

SCENE V.

ORPHISE, *ſeule.*

C'Eſt donc pour mettre le comble à mon abaiſſement, que Dorimond devient injuſte? Hélas! j'étois réſervée à des traitemens injurieux! digne fruit de l'état où le malheur m'a réduite..... Pardonne, Dorſainville; pour conſerver la vie d'une épouſe qui t'eſt chere, il ne me reſtoit que le choix des plus viles conditions. Tu n'en rougiras pas, j'ai ſauvé de l'opprobre ton nom & le mien... Epoux infortuné! devois-tu m'abandonner?.... Quel que ſoit le déſert qui te ſert d'aſyle, c'eſt celui de l'honneur. La honte, ce tyran des ames nobles, n'habite qu'avec les hommes. Fuyons-les..... Mais, plus on m'éloigne de Cénie, plus mes conſeils lui ſont néceſſaires. Sans offenſer Dorimond, rendons à ſa fille ce qu'exigent de moi ſa confiance & mon amitié. On n'eſt pas tout-à-fait malheureux, quand il reſte du bien à faire!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

J'en ſuis, pour le moins, auſſi fâché que toi; mais il n'y faut plus penſer.

MÉRICOURT.

Je me ſoumets ſans murmurer, Monſieur. M'eſt-il ſeulement permis de vous demander ſur quoi Cénie fonde ſes refus? Eſt-ce haine? eſt-ce mépris pour moi?

DORIMOND.

Ce n'eſt ni l'un, ni l'autre. Elle ne m'a pas dit un mot à ton déſavantage.

MÉRICOURT.

Vous voulez ménager ma disgrace, Monsieur : vos bontés se montrent partout.

DORIMOND.

Il n'y a point de bonté en cela ; c'est la vérité pure. Cénie ne m'a témoigné qu'une répugnance générale pour un engagement qui l'effraye.

MÉRICOURT.

Et cette répugnance est sans doute bien naturelle?

DORIMOND.

Ah ! n'en doutez pas.

MÉRICOURT.

Cénie ne peut avoir une inclination secrette ?

DORIMOND.

Je voudrois qu'elle aimât ; elle n'auroit fait qu'un bon choix, & bientôt..... Sçaurois-tu quelque chose là-dessus ?

MÉRICOURT.

Gardez-vous bien de le penser, Monsieur. Cénie est trop sage pour avoir fait un choix sans votre aveu, & trop ingénue pour avoir eu l'adresse de cacher une passion : vous vous en seriez apperçu.

DORIMOND.

Moi! point du tout : je ſerois auſſi aiſé à tromper ſur cette matiere, que ſur bien d'autres. Je ne ſçaurois me réſoudre à être fin. La fineſſe ne va guere ſans la méchanceté. Quoi qu'il en ſoit, j'ai donné ma parole, & je la tiendrai. On ne ſçauroit pouſſer l'indulgence trop loin, quand il s'agit d'un engagement éternel. Peut-être, dans quelque tems, Cénie prendra d'autres idées; alors je lui propoſerai ton frere.

MÉRICOURT.

Mon frere !...

DORIMOND.

Il eſt jeune; il peut attendre.

MÉRICOURT.

Mon frere! .... je n'en reviens point.

DORIMOND.

Tu m'étonnes. Ne pouvant être mon gendre, tu devrois être ravi de me voir jetter les yeux ſur Clerval.

MÉRICOURT.

Je le ſerois, ſi l'intérêt avoit quelque pouvoir ſur moi; mais je ne connois que le vôtre, & aſſurément Clerval....

DORIMOND.

Écoutes : tu dois ſçavoir qu'il me déplaît très-fort d'entendre mal parler de

lui. Tu m'avois déja donné, ce matin, des avis, dont il s'eſt pleinement juſtifié.

MÉRICOURT.

J'ai pu me tromper, Monſieur : c'eſt l'effet d'un zèle trop ardent. J'apprends avec joie que Clerval n'a laiſſé aucune obſcurité ſur ſa conduite.

DORIMOND.

Cela étant, tu dois voir du même œil la fortune que je lui prépare.

MÉRICOURT.

La tendre Méliſſe l'a prévu ; les regrets qu'elle emporte au tombeau n'étoient que trop fondés.

DORIMOND.

Comment ! Si elle s'eſt expliquée ſur l'établiſſement de ſa fille, pourquoi m'en faire un myſtère ?

MÉRICOURT.

Dois-je croire, Monſieur, que vous ignoriez ſes intentions ? & que, ſi elle avoit choiſi un époux à ſa fille, ce n'eût pas été de concert avec vous ?

DORIMOND.

Il eſt vrai que l'établiſſement de Cénie faiſoit ſouvent le ſujet de nos entretiens. Cette vertueuſe femme, par délicateſſe de ſentimens, avoit réſolu de ne

la donner qu'à l'un de vous deux ; mais je l'ai toujours vue incertaine ſur le choix de l'un ou de l'autre. Si tu en ſçais davantage, tu as tort de me le cacher.

MÉRICOURT.

Il eſt rare qu'un mourant ne s'explique pas ſur des diſpoſitions de ſa famille.

DORIMOND.

Eh bien ! parles donc.

MÉRICOURT.

Non, Monſieur. Dans l'état où ſont les choſes, vous pourriez ſoupçonner....

DORIMOND.

Je le vois : c'eſt en ta faveur qu'elle s'eſt déclarée ?

MÉRICOURT.

Oui, Monſieur. Méliſſe, touchant au terme de ſa vie, me fit approcher de ſon lit : Méricourt, me dit-elle, d'une voix preſqu'éteinte ; dans un moment, je ne ſerai plus : écoutez mes derniers ſentimens. J'adorai mon époux ; je lui dois mon bonheur : vous l'aimez ; héritez encore de ma tendreſſe pour lui ; devenez l'époux de ma fille ; ſoyez le fils de Dorimond ; répondez-moi du repos de ſes jours ; prolongez-en la durée ; & je perds les miens ſans regret.

DORIMOND.

Arrêtez, mon cher Neveu ; je ne puis ſoutenir.... Hélas ! que ne donnerois-je pas pour que Cénie.....

MÉRICOURT.

Elle ignore les dernieres volontés de ſa mere. Si vous me permettiez, Monſieur, d'avoir un entretien particulier avec elle ?

DORIMOND.

Volontiers : demeure, je vais te l'envoyer. Songes que tu me rendras le plus grand ſervice, ſi tu peux obtenir ſon aveu.

MÉRICOURT,

Je n'y épargnerai rien.

DORIMOND.

Je te défends cependant de l'intimider par la crainte de me déplaire. Obtenons tout par la tendreſſe, & rien par autorité.

SCENE II.

MÉRICOURT *seul.*

VOici donc le moment décisif. Je n'ai plus rien à ménager.... je le prévois : l'obstination de Cénie me forcera d'employer contr'elle les armes que Méliſſe m'a laiſſées ; elles peuvent devenir cruelles contre moi-même : mais une fortune immenſe peut-elle s'acheter à trop haut prix ?

SCENE III.

MÉRICOURT, CÉNIE.

CÉNIE.

ON m'avoit dit que mon pere me demandoit ?

MÉRICOURT.

Arrêtez, Cénie : c'eſt par ſon ordre que je vous attends ici. Dorimond, ſenſible aux mépris dont vous m'accablez, me

permet d'eſſayer encore une fois de les vaincre.

CÉNIE.

Eſt-ce vous mépriſer, Monſieur, que d'épargner à votre délicateſſe la douleur d'avoir rendu quelqu'un malheureux?

MÉRICOURT.

Vous me bravez, ingrate; vous triomphez: vous croyez que l'exceſſive complaiſance de Dorimond ne vous laiſſe plus rien à redouter. Si vous ſçaviez à quel excès je pouſſe la généroſité à votre égard, cette orgueilleuſe ironie changeroit bien-tôt de ton.

CÉNIE.

J'ignore, Monſieur, les obligations que je vous ai. Si vous vouliez m'en inſtruire....

MÉRICOURT.

Vous ne les ſçaurez que trop-tôt. Vous vous repentirez peut-être, dans un moment, de m'avoir forcé à vous les apprendre.

CÉNIE.

Vous me feriez trembler, ſi j'avois des reproches à me faire.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez mes conſeils: conſen-

tez à me donner la main ; votre propre intérêt me porte à vous en conjurer à genoux ; le tems presse, n'abusez pas de ma foiblesse : parlez, il n'est plus tems de balancer.

CÉNIE.

Je ne balance point, Monsieur.

MÉRICOURT.

Quel parti prenez-vous ?

CÉNIE.

Celui de rompre un entretien aussi fâcheux pour l'un que pour l'autre.

MÉRICOURT, *la retenant par le bras.*

Non, non : il faut que ce moment décide de votre sort.

CÉNIE.

Comment ! vous êtes assez hardi..... Méricourt, comptez moins sur les bontés de mon pere ; il daignera m'entendre.

MÉRICOURT.

Non, vous ne sortirez point ; il me faut un mot décisif.

CÉNIE.

Vous le voulez ? le voici : Mon pere m'a donné sa parole de ne point me contraindre ; rien ne peut me faire changer de résolution.

MÉRICOURT.

Ah! c'en eſt trop; il eſt tems de confondre tant de mépris. Connoiſſez-vous cette écriture?

CÉNIE.

Oui, c'eſt celle de ma Mere.

MÉRICOURT.

Elle eſt pour Dorimond; mais qu'importe: écoutez: [*il lit*] Je vous ai trompé, Monſieur, & mes remords ne peuvent s'enſévelir avec moi. La diſproportion de nos âges m'a fait craindre de retomber dans l'indigence, dont vous m'aviez tirée. Pour aſſurer ma fortune, j'ai ſuppoſé un enfant. Votre dernier voyage me facilita les moyens de faire paſſer Cénie pour ma fille. La mort me force à révéler mon ſecret. Pardonnez....

CÉNIE *tombe évanouie.*

Je me meurs.

MÉRICOURT.

Cénie, écoutez-moi: connoiſſez du moins, en ce moment, l'excès de mon amour; il en eſt tems encore. Je vous offre ma main: je répare la honte de votre naiſſance: je renferme à jamais votre ſecret dans les nœuds de notre mariage. Eſt-ce là vous aimer?

CÉNIE.

Que gagnerois-je à tromper tout le monde? pourrois-je me tromper moi-même? montrez-moi cette lettre. [*après avoir lu*] Mon malheur n'eſt que trop certain.

MÉRICOURT *reprend la lettre.*

Eh bien! quels ſont à préſent vos ſentimens?

CÉNIE.

Les mêmes.

MÉRICOURT.

Quel orgueil! Eſt-ce à vous à réſiſter, quand mon amour ſurmonte les obſtacles; quand je devrois rougir?...

CÉNIE.

Rougiſſez donc, mais de la fourberie dans laquelle vous n'auriez pas honte de m'aſſocier. Moi, tromper le meilleur des humains! moi, uſurper les biens d'une maiſon! vous me faites horreur!

MÉRICOURT.

C'eſt aimer Dorimond, que de lui conſerver ſon erreur. Méliſſe, en me confiant votre ſecret, vouloit vous rendre heureuſe, & remettre les biens de mon Oncle à leur légitime poſſeſſeur.

CÉNIE.

Répare-t-on un crime par un autre? Chaque moment me rend complice de tant de forfaits. Je ne ſçaurois trop-tôt...

MÉRICOURT.

Arrêtez: je pénetre vos deſſeins; vous voulez me perdre. Gardez-vous de ſuivre les mouvemens de votre haine.

CÉNIE.

Je ne ſuivrai que mon devoir.

MÉRICOURT.

Non, non; je ſçais, mieux que vous ne penſez, la cauſe de vos dédains. C'eſt moins l'honneur que l'amour qui vous guide. Vous croyez que Clerval..... Il faut y renoncer. Quand il ſeroit aſſez lâche,... il me reſte des armes.... Gardez votre ſecret; c'eſt le dernier conſeil que je vous donne: je vous laiſſe y rêver. Ne pouſſez pas plus loin ma vengeance, ou tremblez d'en apprendre davantage.

CÉNIE.

Que peut-il m'arriver?.... O Ciel! que vois-je?

SCENE IV.

CÉNIE, CLERVAL.

CLERVAL.

Cénie, vous pleurez ! ma chere Cénie ! Qu'avez-vous ?

CÉNIE.

Clerval ! je ſuis perdue.

CLERVAL.

Mon frere vient de vous quitter : a-t-il obtenu de Dorimond ?....

CÉNIE.

Oubliez-moi. Il n'eſt plus pour vous d'autre bonheur.

CLERVAL.

Quoi ! mon frere ! Je cours me jetter aux pieds de Dorimond. Il verra mon déſeſpoir, & il en ſera touché.

CÉNIE.

Ah ! gardez-vous de lui parler.

CLERVAL.

C'eſt vous, Cénie, qui me retenez. Je m'étois flatté au moins de n'être pas haï. Vous m'auriez vu ſans répugnance

devenir votre époux ; vous me l'avez dit ?

CÉNIE.

J'en étois digne alors..... Je ne le ſuis plus.

CLERVAL.

Vous ne l'êtes plus ! vous aimez donc mon frere ?

CÉNIE.

Moi, j'aimerois Méricourt ! vous me faites frémir.

CLERVAL.

Eh bien ! ſi vous ne l'aimez pas, dites-moi que vous m'aimez ; raſſurez mon cœur éperdu : laiſſez-moi diſputer à Méricourt les bontés de mon Oncle.

CÉNIE.

Mon ſort ne dépend plus de Dorimond.

CLERVAL.

Vous me déſeſperez. Quel eſt ce langage obſcur ? que je ſçache du moins la cauſe de mon malheur ?

CÉNIE.

Elle eſt en moi ſeule : elle eſt dans mon horrible deſtinée. Ne me forcez pas à rougir à vos yeux.

CLERVAL.

Vous craignez de rougir ? ah ! vous me trahiſſez.

CÉNIE.

Si vous ſçaviez..... Clerval : croyez-moi, je ne ſuis point coupable.... Adieu.

CLERVAL.

Cénie, qu'allez-vous faire ? Si la pitié peut encore quelque choſe ſur votre cœur, éclairciſſez mon ſort ; que je l'apprenne de votre bouche.

CÉNIE.

Vous-même, prenez pitié de moi ; voyez ma douleur, ma confuſion. Hélas ! je n'oſe lever les yeux ſur vous.

CLERVAL.

Au nom de l'amour le plus tendre, délivrez-moi du tourment que j'endure. Parlez.

CÉNIE.

Non, je ne prononcerai pas l'arrêt cruel qui nous ſépare.

CLERVAL.

Vous prononcez celui de ma mort. Craignez de m'abandonner à mon déſeſpoir. Je ne vous réponds pas de ma vie.

CÉNIE.

Quelle horrible menace pour un cœur

qui ne voudroit vivre que pour vous !

CLERVAL.

Vous m'aimez, Cénie ; je n'ai plus rien à craindre : cet aveu me suffit. Cruelle ! pourquoi tant différer mon bonheur ? doutiez-vous de mon amour ? ah ! jugez-en par l'excès de ma joie.

CÉNIE.

Voilà ce que je redoutois le plus. Ce funeste aveu met le comble à vos maux. Clerval, souvenez-vous que vous me l'avez arraché.

SCENE V.

CÉNIE, DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

AMi, partagez mon transport : ma femme n'est point morte, & je puis espérer.... Que vois-je !.... Je fais une imprudence.

CÉNIE, *à Dorsainville.*

Monsieur, vous ne pouviez venir plus à propos. Je crois reconnoître en vous cet ami de Clerval, dont il m'a conté les malheurs : ils m'ont touchée : ils doivent vous rendre sensible à ceux des autres. Ne

quittez point votre ami. Dans un moment.... Je vous laisse. Adieu, mon cher Clerval ; ne me suivez pas.

SCENE VI.

DORSAINVILLE, CLERVAL.

DORSAINVILLE.

CHer ami, pardonnez mon indiscrétion; je ne sens plus que votre peine. Quel est le malheur dont Cénie vous menace ?

CLERVAL.

Je l'ignore. Elle veut s'épargner la douleur de me l'annoncer. Hélas ! il me seroit bien moins cruel de l'apprendre de sa bouche. S'il falloit la perdre !... Non, je ne puis rester dans la cruelle incertitude où je suis.

DORSAINVILLE.

Je ne vous quitte pas.

CLERVAL.

Laissez-moi, cher ami; il faut que j'éclaircisse cet horrible mystère. Cénie m'a défendu de la suivre ; j'éviterai sa rencontre : mais quelqu'autre pourra m'instruire. Ami, ne me retenez plus ; allez m'attendre, je vous en conjure : peut-être aurai-je besoin de vous.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉNIE, ORPHISE.

ORPHISE.

OUi, je vous attendois. Venez, courageuſe Cénie, venez jouir, dans mes bras, de la victoire que vous remportez ſur vous-même.

CÉNIE.

J'ai frappé Dorimond du coup de la mort. Ce vieillard généreux n'y ſurvivra pas.

ORPHISE.

En rendant témoignage à la vérité, vous illuſtrez à jamais votre innocence. La gloire eſt la récompenſe de la vertu.

CÉNIE.

Quelle gloire! qu'elle eſt humiliante! ah! Madame, que je ſuis malheureuſe!

ORPHISE.

C'eſt dans l'excès du malheur qu'il faut ranimer ſon courage. Souvent les plaintes l'amoliſſent.

CÉNIE.

Eh quoi! me ſeroient-elles interdites, quand le Ciel me ravit ce qu'il accorde aux plus vils mortels? Je ne prononcerai plus les tendres noms de pere & de mere. Je ſens anéantir dans mon cœur la confiance qu'ils inſpirent. Plus de ſoutien, plus de défenſeur, plus de guide à mes volontés! mon indépendance m'épouvante; je ne tiens plus à rien, & rien ne tient à moi. Madame, m'abandonnerez-vous?

ORPHISE.

Non, ma chere Cénie; vous perdez beaucoup; mais il vous reſte un cœur. Si ma vie vous eſt néceſſaire, elle me deviendra intéreſſante.

CÉNIE.

Que ne vous dois-je pas? Quelle généroſité!

ORPHISE.

Ah! dites plutôt, quel bonheur pour Orphiſe!

CÉNIE.

CÉNIE.

Madame, vous aurez donc pitié de moi?

ORPHISE.

Ma chere Cénie! ma tendre compaſſion ne peut plus s'exprimer que par mes larmes.

CÉNIE.

Elles me ſont bien cheres; elles banniſſent de mon cœur la crainte qui l'avoit ſaiſi. Daignez me protéger, me conduire, me tenir lieu de mere; & que mes ſervices effacent la honte de ceux que vous m'avez rendus.

ORPHISE.

Vous, me ſervir, Cénie! Gardez-vous bien de perdre l'eſtime de vous-même; le découragement eſt le poiſon de la vertu. Qui ſçait à qui vous devez la naiſſance?

CÉNIE.

Eh! Madame! de quels parens peut être née une malheureuſe que l'on n'a pas daigné avouer, à laquelle on a renoncé pour un vil intérêt? Quelle preuve plus convainquante de mon néant? Sur quel fondement pourrois-je me flatter?....

ORPHISE.

Sur l'élévation de votre ame, sur la noblesse de votre cœur, sur vos sentimens...

CÉNIE.

Ils sont tels que vous les avez fait naître : je ne suis que votre ouvrage. Quelle ame, quel cœur vos soins & vos conseils n'auroient-ils pas élevés ? Je vous dois tout, & je ne suis plus rien.

ORPHISE.

J'ai tout perdu, ma chere Cénie, vous serez tout pour moi. Mais Dorimond pourra-t-il se résoudre à vous abandonner ?

CÉNIE.

Quoi, Madame ! si ses bontés s'étendoient jusqu'à vouloir me garder chez lui, pensez-vous que j'y restasse ? Pourrois-je envisager Méricourt sans horreur ? Est-il un courage à l'épreuve des regards humilians des domestiques, de la pitié insultante des gens du monde ? Ma funeste aventure deviendroit la Nouvelle du Jour, & je serois l'objet de la curiosité du Public. J'ose à peine lever les yeux sur moi. Ce faste qui ne me convient plus, me fait horreur. Fuyons, Madame : que la plus obscure retraite ensévelisse à jamais le souvenir de ce que je crus être.

SCENE II.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND.

DORIMOND.

TU m'abandonnes à ma douleur, ma chere Cénie! Viens donc me rassurer contre l'imposture. Tu es ma fille, je le sens à ma tendresse pour toi.

CÉNIE.

Hélas! Monsieur! il n'est que trop vrai que j'ai perdu le meilleur des peres!

DORIMOND.

Tes pleurs m'ont saisi, ta douleur a troublé mon jugement: la réflexion m'éclaire; un tel crime n'est pas seulement vraisemblable. On te trompe, ma chere enfant, ou toi-même abusée...

CÉNIE.

J'ai vu, Monsieur, j'ai lu la fatale vérité écrite de la main de Mélisse.

DORIMOND.

La perfide! me trahir aussi cruellement, moi qui l'adorois! non, je ne puis

le croire. Qui seroient les complices de cette horrible fourberie ?

CÉNIE.

Méricourt pourra vous en instruire ; je vous ai déja dit qu'il en étoit le dépositaire.

DORIMOND.

Méricourt! se peut-il? ... Je le fais chercher ; il ne paroît point ! il craint sans doute ma présence. Ah ! Cénie ! devois-tu me révéler ce funeste secret ?

CÉNIE.

Pouvois-je le garder ? pouvois-je vous tromper ?

DORIMOND.

Mais tu m'ôtes la vie ! Si je te perds, tout est perdu pour moi.

CÉNIE.

Ah ! Monsieur, vos bontés mettent le comble à mes maux. Ne voyez plus en moi qu'une malheureuse victime de l'ambition. Je ne suis plus digne de votre tendresse ; ne m'accordez que de la pitié : ne me rendez point odieuse à moi-même, en me chargeant du malheur affreux de votre perte.

DORIMOND.

Est-ce donc de toi que je me plains,

ma chere enfant ? Sois toujours ma fille, & mes jours ſont en ſûreté. Méricourt ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience ! O Ciel ! le voici : mes ſens ſe troublent à ſa vue. (*à Cénie.*) Ne ſortez point. (*à Orphiſe.*) Madame, demeurez. Ciel ! que va-t-il dire ?

SCENE III.

CÉNIE, ORPHISE, DORIMOND, MÉRICOURT.

DORIMOND.

APprochez : venez, s'il ſe peut, détruire le ſoupçon d'un forfait dont je ne ſçaurois vous croire le complice.

MÉRICOURT.

Moi, Monſieur !

DORIMOND.

Qu'eſt-ce qu'une prétendue lettre de Méliſſe, qui vous rendroit auſſi coupable qu'elle ? Si vous pouvez vous juſtifier, ne tardez pas.

MÉRICOURT.

Pour me juſtifier, il faudroit ſçavoir de quoi l'on m'accuſe.

DORIMOND.

Je vous l'ai dit: on parle d'une lettre de Méliſſe, qui renferme un myſtère odieux. Si vous avez des preuves du contraire, ne balancez pas à les mettre au jour.

MÉRICOURT.

Qui peut être aſſez hardi pour porter juſqu'à vous ?....

CÉNIE.

Moi, Monſieur : la vérité ſera toujours ma Loi.

DORIMOND.

Voyez donc ce que vous pouvez oppoſer à cette accuſation : parlez.

MÉRICOURT.

Oui, je parlerai : je ne ſçaurois trop tôt punir l'ingrate qui veut vous donner la mort. Apprenez donc qu'elle n'eſt point votre fille. Méliſſe, preſſée de ſes remords, rend, dans cette lettre, un témoignage autentique à la vérité.

DORIMOND, *après avoir lu bas.*

Qu'ai-je lu ? Se peut-il que tant d'horreurs ?... Cruelle Méliſſe ! que vous avois-je fait pour me jetter dans l'erreur, ou pour m'en tirer ? Ma mort ſera le prix de vos forfaits.

MÉRICOURT.

Elle a craint de perdre votre tendreſſe.

DORIMOND.

Avec quelle perfidie, en m'accablant de careſſes, elle excitoit en moi un amour paternel. Hélas! trop bien fondé!..... Mon cœur ſe déchire à ce cruel ſouvenir.

CÉNIE.

Monſieur, calmez votre douleur.

DORIMOND.

Et vous, malheureux! qui me gardez, depuis ſix mois, ce funeſte dépôt; qu'elles raiſons vous y engageoient?

MÉRICOURT.

En vous découvrant cette triſte vérité, c'étoit, je l'ai prévu, vous porter le coup mortel. Plutôt que de m'y réſoudre, vous ſçavez à quoi je m'étois réduit. J'épouſois une inconnue, ſans aveu, ſans parens. Que n'aurois-je pas ſacrifié, pour vous conſerver une erreur qui vous étoit chere?

DORIMOND.

Eh! pourquoi donc m'en tirer? pourquoi ſe ſervir de ces cruelles armes, pour perdre Cénie, ou pour l'engager dans un hymen qu'elle abhorre? Méricourt, ton cœur ſe dévoile.... Briſſons là-deſſus.

Tu ne goûteras pas le fruit de ta trahiſon. Cénie, je vous adopte.

MÉRICOURT.

Qu'entends-je ?

CÉNIE.

Moi ! je ſerois toujours votre fille.... Monſieur..... Ah ! modérez vos bontés ; je ne ſuis pas digne de cet honneur.

DORIMOND.

Tu es digne de mon cœur, tu es digne de ma tendreſſe. Ma chere enfant, rentre dans tous tes droits.

CÉNIE.

Non, Monſieur : votre gloire m'eſt plus chere que mon bonheur. Souffrez qu'une retraite enſéveliſſe avec moi l'ignorance où je ſuis des malheureux à qui je dois la vie.

DORIMOND.

Tes parens ſont des infortunés. Eh bien ! ils n'en ſont que plus reſpectables. Que nos chagrins diſparoiſſent. Madame, tout ceci m'ouvre les yeux ſur les mauvais procédés dont on vous accuſoit. Demeurez avec nous ; reprenez vos fonctions auprès de ma fille.

CÉNIE.

Monſieur....

DORIMOND.

Je ne t'écoute plus : je te donne mon nom, mon bien, & plus que tout cela, l'amour d'un pere tendre.

CÉNIE.

Je me jette à vos pieds.

MÉRICOURT.

Attendez un moment, pour exprimer votre reconnoissance. Vous auriez, Monsieur, de justes reproches à me faire, si je tardois plus long-tems à vous faire connoître le digne objet de votre adoption. Cette lettre est pour Mademoiselle : mais vous pouvez la lire.

DORIMOND *lit.*

Ce n'est pas sans pitié que je vous révéle votre naissance : mais je touche au moment de la vérité. Votre mere vous croit morte, & son erreur assuroit encore mon secret : vous pouvez l'en instruire. Informée de l'extrême misere où elle étoit réduite, je l'en tirai pour vous servir de Gouvernante. C'est dans ses mains que je vous remets.

CÉNIE, *dans les bras de sa mere.*

Vous êtes ma mere ! mes malheurs sont finis.

ORPHISE.

Ma chere fille! quoi! c'eſt vous que j'embraſſe.

CÉNIE.

Ma mere! que ce nom m'eſt doux!

ORPHISE.

Trop malheureux enfant! hélas! que vous êtes à plaindre!

CÉNIE.

Je dois le jour à la vertu même : mon ſort eſt aſſez beau.

DORIMOND.

Voilà le dernier coup que le perfide me reſervoit. Un mortel ſaiſiſſement! .... (*à Cénie.*) trop aimable enfant! ... Je ne ſçaurois parler ... je me meurs ...

CÉNIE, *courant à Dorimond.*

Ah! Monſieur....

MÉRICOURT.

Laiſſez : on ſe paſſera de vos ſoins ; vous n'êtes plus rien ici.

SCENE IV.

CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

MA mere, ayez pitié de moi ; le courage m'abandonne, je ne ſçaurois ſupporter le mépris.

ORPHISE.

Rappellez votre courage, ma chere fille.

CÉNIE.

Que je vous aime ! Je ne devrois ſentir que ma tendreſſe. Ah ! ne jugez pas de mon cœur dans cet affreux moment : la joie, la douleur, l'indignation l'agitent avec tant de violence....

ORPHISE.

Ces mouvemens ſont naturels, ma chere enfant. Vous avez vu le bonheur : il a diſparu. Cependant ne déſeſperez pas ; peut-être un jour, le Ciel moins rigoureux....

CÉNIE.

Ah ! je ne regrette rien ; vos bontés me tiendront lieu de tout. Mais ſortons

de cette maiſon, où je ne reſpire plus que la honte & le mépris.

ORPHISE.

Allons, allons chercher un aſyle où nous puiſſions être malheureuſes ſans rougir.

CÉNIE.

Ma mere, puiſſent mon reſpect, ma tendreſſe, ma ſoumiſſion, vous tenir lieu de ce que vous avez perdu! Je n'oſe vous rappeller le ſouvenir de mon pere.

ORPHISE.

Il n'eſt pas tems d'en parler, ma chere Cénie. L'ame la plus ferme n'eſt quelquefois pas aſſez forte pour ſoutenir tant de diſgraces à la fois. Vous apprendrez un jour avec quel courage votre pere a ſacrifié la fortune à l'honneur. Quel pere! Quel époux!

CÉNIE.

Que vois-je? c'eſt Clerval! Ah! ſouffrez que je le fuie.

SCENE V.

ORPHISE, CLERVAL.

CLERVAL.

AH! Madame! que je vous rencontre à propos! Mon oncle m'a ordonné de chercher Méricourt. En vain j'ai parcouru toutes les maiſons où il a coutume d'aller: je ne l'ai point trouvé. J'ignore ce qui s'eſt paſſé. A-t-il éclairci le ſort de Cénie? Parlez.

ORPHISE.

Oui, Monſieur: ſon malheur eſt confirmé.

CLERVAL.

Ah! Dieux! Madame, ne me cachez rien. Quel parti va-t-elle prendre?

ORPHISE.

Celui de la retraite: il n'en eſt point d'autre pour elle.

CLERVAL.

Eh bien! oui, Madame, un Couvent eſt un aſyle reſpectable pour elle. Mais

n'aurez-vous pas la bonté de l'y accompagner ?

ORPHISE.

En pouvez-vous douter ?

CLERVAL.

Je connois la bonté de votre cœur. Eh bien! vous la suivrez donc? Mais, dans ce moment de trouble, vous ne pouvez prendre les soins nécessaires à ce nouvel établissement. Souffrez que mes services... je me charge de tout; je vais tout préparer.

ORPHISE.

Arrêtez, Monsieur : tant d'empressemens à servir les malheureux honoreroient l'humanité, s'ils étoient dépouillés de tout intérêt ; mais vous aimez Cénie. Dans la situation où elle se trouve, vos soins ne peuvent plus être qu'injurieux pour elle.

CLERVAL.

Ah ! Madame ! qu'osez-vous dire ? Oui, je l'adore ; & le Couvent où je vous conjure de l'accompagner, vous doit être un sûr garant de mes intentions. Vous lui tiendrez lieu de mere. Soumis l'un & l'autre à vos volontés, je ne la verrai qu'autant que vous l'approuverez. Et, si ce n'est assez, je m'engage à ne la voir,

qu'en lui offrant ma main.

ORPHISE.

Vous! épouſer Cénie! Y penſez-vous, Monſieur?

CLERVAL.

Oui, Madame. Je ſçais ce que vous pouvez m'oppoſer; mais toutes les chimeres adoptées par les hommes diſparoiſſent à mes yeux, dès qu'elles entrent en comparaiſon avec la vertu.

ORPHISE.

Cette généroſité ne ſuffit pas à un homme comme vous: il doit ſe reſpecter dans le choix de ſon cœur. Si la naiſſance de Cénie ſe trouvoit d'une telle obſcurité, qu'elle vous fît rougir?...

CLERVAL.

Non, Madame. Les hommes ne s'aviliſſent que par leur propre baſſeſſe. Le tems vous apprendra...

ORPHISE.

J'admire avec quelle adreſſe les paſſions transforment leurs deſirs en vertus. Un zèle trop ardent eſt ſouvent le plus prompt à ſe démentir. Un malheur récent échauffe l'imagination: l'héroïſme s'empare de l'eſprit; on veut tout entre-

prendre pour les malheureux : insensiblement on s'accoutume à les voir, on se refroidit, & l'on devient comme les autres hommes.

CLERVAL.

Ah ! Madame ! en m'accablant de douleur, ne m'accablez pas de mépris. Je n'aurai pas d'autre épouse que Cénie, recevez-en ma parole d'honneur.

ORPHISE.

Je l'accepte, Monsieur .... Cénie est ma fille.

CLERVAL.

Vous êtes sa mere ? tous mes vœux sont remplis.

ORPHISE.

Non, Monsieur. Reconnoissez l'effet de votre aveugle transport : que ceci vous serve de leçon. Je vous rends votre parole.

CLERVAL.

Et moi, je la confirme par tout ce que l'honneur a de plus sacré. Madame, accordez-moi votre confiance sur les foibles services que je puis vous rendre, & donnez-moi le tems de mériter votre estime.

ORPHISE.

Je vous honore, Monsieur, & je vais vous en donner une preuve. L'affreuse

circonſtance où je me trouve, m'engage à me confier à vos ſoins. J'accepte, pour ces premiers momens, les ſervices que vous m'offrez. Cherchez-nous une retraite; donnez-moi un guide pour nous y conduire. La décence ne vous permet pas de nous y accompagner. Allez: je vais tout préparer pour mon départ, & prendre congé de Dorimond.

CLERVAL.

Et moi, je cours exécuter vos ordres, & je reviens vous avertir.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE

CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORSAINVILLE.

Reposez-vous sur moi : j'aurai soin de tout.

CLERVAL.

Ne les présentez point comme des infortunes. Les Malheurs ne sont pas toujours une bonne recommandation.

DORSAINVILLE.

Je sçais ce qu'il faut dire.

CLERVAL.

Qu'elles soient bien traitées : si la pension ne suffit pas, on la doublera.

DORSAINVILLE.

Vous m'avez dit tout cela.

CLERVAL.

Recommandez sur-tout que l'on vous avertisse, s'il arrivoit la moindre incommodité à Cénie.

DORSAINVILLE.

Je n'y manquerai pas.

CLERVAL.

Faites bien sentir que ce sont des femmes de mérite. Ce n'est qu'en montrant pour elles une grande considération, que vous pourrez leur en attirer.

DORSAINVILLE.

Je n'oublierai rien.

CLERVAL.

Qu'il est fâcheux dans de certaines circonstances de ne pouvoir agir soi-même!

DORSAINVILLE.

Quoi! doutez-vous de mon zèle?

CLERVAL.

Non, cher ami. Mais vous ne connoissez point les deux personnes qui méritent le plus qu'on s'intéresse vivement à elles.

DORSAINVILLE.

Vous lez aimez : cela me ſuffit.

CLERVAL.

Il faut ſervir les malheureux avec tant de circonſpection, d'égards & de reſpect.

DORSAINVILLE.

Qui doit, mieux que moi, ſçavoir les ménager ?

CLERVAL.

Il eſt vrai ; mais un homme de courage contracte une certaine dureté pour lui-même, qu'il peut étendre ſur les autres, ſans même qu'il s'en apperçoive. Il eſt mille petites attentions qu'on ne peut négliger, ſans bleſſer ceux qui ont droit de les attendre.

DORSAINVILLE.

Je ne manquerai à rien; je vous en donne ma parole.

CLERVAL.

Quel inconvénient y auroit-il que je vous accompagnaſſe à cette premiere entrevue ? Je parlerois vivement : c'eſt le premier moment qui décide : il eſt important....

DORSAINVILLE.

De n'en point trop dire. Loin de les ſervir, votre âge, votre ton, pourroient

faire un mauvais effet. Je crainds déja que vos arrangemens ne nuiſent à leur réputation.

CLERVAL.

Comment ?

DORSAINVILLE.

Par un faſte qui me paroît déplacé. Il eſt bien difficile que leur aventure ne tranſpire pas : que voulez-vous que l'on penſe de ce que vous faites pour elles ?

CLERVAL.

Cela ne me regarde plus ; je ne fais à préſent qu'exécuter les ordres de mon Oncle.

DORSAINVILLE.

Qu'importe : il eut été plus prudent de les mettre d'abord ſur un ton approchant de leur état.

CLERVAL.

De leur état ! Ah ! gardez-vous de croire qu'il ſoit tel qu'il paroît.

DORSAINVILLE.

Avez-vous des éclairciſſemens là-deſſus ?

CLERVAL.

Il n'en eſt pas beſoin ; tout parle en elles, tout annonce ce qu'elles ſont.

DORSAINVILLE.

Je crois que la mere & la fille ont mille qualités ; mais enfin ce ne ſont pas des preuves.

CLERVAL.

Depuis long-tems je ſoupçonne Orphiſe de cacher ſa naiſſance ; tout ce que je vois me le confirme ; mon reſpect ne l'étonne point ; il lui eſt naturel d'entendre le ton dont je lui parle ; elle devine ſans doute ce que je penſe d'elle, & cependant elle ne me dément point.

DORSAINVILLE.

Elle vous a fait grace de l'affirmative ; il eſt peu de gens de cette eſpece, qui n'ayent une hiſtoire toute arrangée du malheur qui les a réduits à ſervir.

CLERVAL.

Ami, en cherchant à avilir ce que j'aime, penſez-vous ?....

DORSAINVILLE.

J'ai tort. Pardonnez à un zèle peut-être trop prévoyant ; je crains qu'entraîné par votre paſſion.....

CLERVAL.

Je vous entends ; vous craignez que je n'épouſe Cénie. Eh bien ! apprenez que mon parti eſt pris ; que rien ne pourra

m'y faire renoncer, qu'elle ſera ma femme, dès que ſa mere y conſentira.

DORSAINVILLE.

Quoique mes diſcours vous offenſent, me taire, ſeroit vous trahir.

CLERVAL.

Voilà, voilà ce que je prévoyois! N'ayant pas de la mere & de la fille les mêmes idées que moi, vos ſoins manqueront d'égards, votre politeſſe ſera humiliante. O Ciel! s'il vous échappoit...

DORSAINVILLE.

Ah! ceſſez de me faire injure! Je ne ſuis point aſſez barbare pour humilier les malheureux. Je reſpecte ce que vous aimez; mais je ne ſuis point aſſez lâche pour n'oſer combattre un penchant qui vous égare.

CLERVAL.

Eh bien! vous le combattrez; mais pour ce moment, n'abuſez pas du beſoin que j'ai de votre amitié; & ſur-tout, que Cénie ne s'apperçoive pas de vos ſentimens. Renfermez votre zèle; Dorimond vient ici; votre préſence lui ſeroit importune; ne vous écartez pas, je vous en conjure.

SCENE II.

DORIMOND, CLERVAL.

DORIMOND.

CLerval! elle ſe prépare à partir; ſauves-moi par pitié des adieux que je ne ſoutiendrois pas : tu vois un vieillard malheureux réduit au déſeſpoir!

CLERVAL.

Pourquoi vous abandonner à la douleur, Monſieur? N'êtes-vous pas le maître de garder Cénie? Qui vous en empêche?

DORIMOND.

Ses refus que je n'ai pu vaincre, la bienſéance, la compaſſion pour elle & pour moi-même.

CLERVAL.

Si vous vouliez, Monſieur.....

DORIMOND.

Non; il y auroit de la barbarie à la retenir malgré elle, dans une maiſon où tout lui rappelleroit ſon infortune.

CLERVAL.

CLERVAL.

Eh! Monſieur, n'eſt-il pas un moyen de vous l'attacher par des nœuds ſi ſacrés, que jamais?.....

DORIMOND.

Je l'avois imaginé d'abord; mais l'adoption de Cénie te priveroit de mon bien; ce ſeroit une injuſtice dont jamais je ne me rendrai coupable.

CLERVAL.

Eh! Monſieur, que m'importe votre bien? diſpoſez-en à votre gré; j'y renonce; je le ſignerai de mon ſang.

DORIMOND.

Ton déſintéreſſement ne peut être une excuſe pour moi. Si je cédois à tes deſirs, ta généroſité dégénéreroit en extravagance, & ma complaiſance en foibleſſe.... Je mettrai Cénie & ſa mere à l'abri des coups de la fortune. Tu donneras ce porte-feuille à Orphiſe; ce n'eſt qu'en attendant que je m'arrange pour le reſte. Je prétends auſſi que Cénie trouve dans ſa retraite, non-ſeulement le néceſſaire, en abondance, mais les choſes de pur agrément. Il faut de toute maniere tâcher d'adoucir ſon infortune.

CLERVAL.

Mon Oncle, achevez votre ouvrage ; ne mettez point de bornes à vos bontés.

DORIMOND.

C'eſt ſur toi, mon cher Neveu, que je dois à préſent les répandre. Je veux réparer mes torts, & te faire un bonheur durable.

CLERVAL.

Oui, Monſieur, il dépend de vous; d'un ſeul mot, vous pouvez combler tous les vœux de mon cœur.

DORIMOND.

Si tu aimes, que ne parles-tu?

CLERVAL.

Monſieur... (*à part.*) que je ſuis interdit!... (*haut.*) je n'oſe prononcer....

DORIMOND.

Ton embarras fait la moitié de la confidence ; acheve, nommes-moi ma Niéce.

CLERVAL.

Cénie.

DORIMOND.

Cénie!

CLERVAL.

Oui, je ne puis vivre ſans l'adorer. Vous l'aimez, vous craignez de la per-

dre ; rendez-lui ſon état, illuſtrez ſa vertu, & que notre félicité prolonge la durée de nos jours.

DORIMOND.

J'apprends ta paſſion avec douleur, ſans pouvoir la condamner. Cénie n'eſt que trop digne d'être aimée, mais elle ne peut être ta femme.

CLERVAL.

Quel obſtacle invincible?.....

DORIMOND.

Sa naiſſance.

CLERVAL.

Vous vouliez l'adopter?

DORIMOND.

Je crois te l'avoir dit. Quand j'eus cette penſée, le funeſte ſecret n'étoit découvert qu'à demi. Ses parens inconnus pouvoient ne pas porter la honte dans ma famille. Mais ſa mere.....

CLERVAL.

Orphiſe n'eſt point née pour l'état où elle eſt, Monſieur ; des diſgraces l'ont ſûrement réduite à l'abaiſſement que vous lui reprochez.

DORIMOND.

Vas, mon cher Neveu, tu t'abuſes ; ſi

elle avoit quelque naiſſance, elle n'en feroit plus myſtère. L'humiliation eſt la peine la plus ſenſible; on ne la ſouffre pas, quand on peut s'en garantir.

CLERVAL.

Elle eſt peut-être d'un rang ſi élevé, que même la modeſtie l'oblige à le cacher.

DORIMOND.

Eh bien! pour te prouver combien je deſire ton bonheur, vois, cherches à donner quelque certitude à tes ſoupçons. Hélas! je deſire plus que toi ce que je ne puis eſpérer.

CLERVAL.

J'y cours; mais la voici.

SCENE III.

DORIMOND, CLERVAL, CÉNIE, ORPHISE.

CÉNIE.

C'Eſt à vos genoux, Monſieur, que je viens vous rendre graces de tant de bienfaits. Je n'oublierai jamais que j'eus l'honneur d'être votre fille; vous ne rougirez pas d'avoir été mon pere.

DORIMOND.

Je m'arrache à moi-même, en me ſéparant de toi, & je ne ſuis pas moins à plaindre.

CLERVAL, *qui a parlé bas à Orphiſe.*

Non, Madame, vous n'êtes point ce que vous voulez paroître ; dites un mot, vous aſſurez mon bonheur.

ORPHISE.

S'il dépendoit de moi, Monſieur.....

CLERVAL.

Il en dépend ; confiez à mon Oncle le ſecret de votre naiſſance : doutez-vous de ſa diſcrétion ? doutez-vous de ſa prudence ? Ah ! Madame ! parlez.

ORPHISE.

Le courage & le ſilence ſont la nobleſſe des malheureux. Ne m'enviez pas la ſeule gloire qui me reſte.

CLERVAL.

Monſieur ? eſt-ce ainſi que le vulgaire s'exprime ? Eſt-il des titres plus nobles que les ſentimens ?

DORIMOND.

Madame ; puiſque vous le voulez, je ne ferai aucun effort pour arracher votre ſecret. Mais comment ſe peut-il que vo-

tre fille vous ait été ravie, ſans qu'aucun ſoupçon vous ait engagée à faire des recherches, qui nous auroient à tous deux épargné bien des peines?

ORPHISE.

Les plus funeſtes circonſtances préſiderent à la naiſſance de cette infortunée. Dans cet affreux moment, on l'ôta de mes yeux. La mort n'avoit qu'un pas à faire pour venir juſqu'à moi; le Ciel en courroux me rendit à la vie, mais ne me rendit point ma fille; on m'annonça ſa mort. Quelles raiſons m'auroient engagée à prendre des ſoupçons ſur un accident ſi commun? Vous ſçavez le reſte.

DORIMOND.

Oui; j'en ſçais aſſez pour me déterminer. Madame, rendez-moi ma fille, & que l'hymen de Clerval nous réuniſſe.

CLERVAL.

Ah! mon Oncle!

DORIMOND.

Madame, vous ne répondez point?

ORPHISE.

J'oſe à peine, Monſieur, prononcer une réſolution que peut-être vous trouverez étrange. Dans toutes autres circonſtances, vos bontés honoreroient Cénie;

dans celles où nous ſommes, la retraite eſt le ſeul parti qui nous reſte.

DORIMOND.

Quoi! vous me refuſez?

ORPHISE.

En admirant, en reſpectant vos vertus, en leur payant un tribut de mes larmes, je ne puis accepter des offres qui auroient fait l'objet de mes deſirs, dans un tems plus heureux. (*à Clerval.*) Monſieur, vous m'avez promis un guide; un plus long retardement ne ſerviroit qu'à prolonger des regrets que nous devons nous épargner à tous. Daignez les abréger.

CLERVAL, *avec dépit*

Oui, Madame, oui, vous ſerez obéie.

SCENE IV.

DORIMOND, ORPHISE, CÉNIE.

ORPHISE.

JE vois que mes refus vous offenſent, Monſieur. En effet, que pouvez-vous penſer du parti que je prends, quand vous ne devez attendre que de la reconnoiſ-

ſance? J'en ſuis pénétrée, & votre eſtime m'eſt trop chere pour ne pas l'acheter d'une partie de mon ſecret. Jugez-moi, Monſieur; puis-je ravir au pere de Cénie le droit de diſpoſer de ſa fille?

CÉNIE.

Quoi! mon pere eſt vivant? Pourquoi n'eſt-il pas ici? Courons le chercher.

ORPHISE.

Malheureuſe Cénie! vous apprendrez tous vos malheurs.

SCENE DERNIERE.

ORPHISE, CÉNIE, DORIMOND, CLERVAL, DORSAINVILLE.

DORIMOND.

CLerval, te voilà déja? Ma tendreſſe redouble dans cet affreux moment! Madame, ne l'emmenez pas encore, je ſens le prix de chaque inſtant. Monſieur, vous êtes ſans doute cet ami de Clerval, qui veut bien ſe prêter à la douloureuſe circonſtance où nous nous trouvons? Que ne puis-je payer ce ſervice!.... Si Clerval m'avoit confié plutôt....

DORSAINVILLE.

Monſieur.....

DORIMOND.

Madame, avant de nous quitter, expliquons-nous, je vous en conjure; vous menacez Cénie de nouveaux malheurs; Dois-je les ignorer? Ne pourrois-je les prévenir?

ORPHISE.

Non, Monſieur; le ſort qui les a raſſemblés ſur ſa tête, peut ſeul les faire

ceſſer. Souffrez que je vous épargne des confidences qui ne doivent être faites qu'aux cœurs inſenſibles.

DORSAINVILLE.

Quel ſon de voix!.... Il porte dans mes ſens une émotion!....

DORIMOND.

Monſieur, je vous les recommande; devenez leur ami & le mien.

DORSAINVILLE.

Monſieur, la reconnoiſſance & l'amitié m'attachent depuis long-tems à votre famille.

ORPHISE.

Qu'entends-je?..... Quel ſaiſiſſement!

DORIMOND.

Ma chere Cénie!.....

CÉNIE.

Que j'expire dans vos bras!

ORPHISE.

Les malheurs l'ont changée; mais cette voix ſi chere! Eſt-ce une illuſion?

CÉNIE.

Adieu, Clerval.

CLERVAL, *prenant avec tranſport la main de Cénie.*

Ami, donnez la main à Madame.

DORSAINVILLE.

Que vois-je!.... Je n'en ſçaurois douter.

ORPHISE.

C'eſt lui!.... je meurs!

DORSAINVILLE.

Epouſe infortunée! ouvrez les yeux; reconnoiſſez le plus heureux des hommes, & le mari le plus tendre.

ORPHISE.

Dorſainville!.... Chèr époux!..... par quel bonheur!.... Cénie, embraſſez votre pere.

DORSAINVILLE.

Cénie, ma fille! Ciel! vous me comblez de biens!

DORIMOND.

Quoi! Monſieur.....

CLERVAL.

Oui, mon Oncle, c'eſt chez vous que le Marquis Dorſainville trouve la fin de ſes peines, & ſon bonheur.

DORIMOND.

Je ſuis prêt à mourir de joye. Madame, quelles excuſes n'ai-je pas à vous faire? Monſieur, refuſerez-vous Cénie aux vœux de Clerval?

CÉNIE.

Mon pere, vous avez lu dans mon cœur ; ſuis-je digne de vos bontés ?

DORSAINVILLE.

Pourrois-je condamner des ſentimens ſi juſtes ? Vous devez à Clerval vos biens, votre rang, votre pere. (*à Dorimond.*) Monſieur, en lui donnant ma fille, je ne m'acquitte pas de tout ce que je lui dois.

CLERVAL.

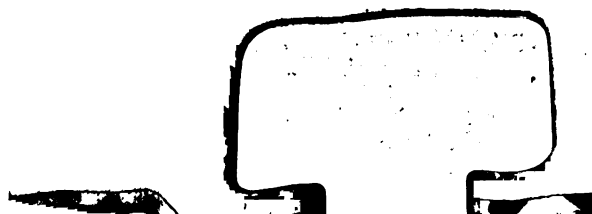
Cénie.... Madame.... Mon Oncle, en me rendant heureux, laiſſerez-vous à mon frere le malheur affreux de votre diſgrace ?

DORIMOND.

Je lui donnerai de quoi vivre dans le grand monde ſa patrie ; mais je ne le verrai pas. Allons, vivons tous enſemble, & que la mort ſeule nous ſépare.

ORPHISE.

Jouiſſez, Monſieur, du bonheur que vous répandez ſur tout ce qui vous environne Si l'exceſſive bonté eſt quelquefois trompée, elle n'eſt pas moins la premiere des vertus.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY
74755520